

MONDE CRUEL POUR ÉTUDIANTS FRAGILES

La vie est dure. Très dure. Trop dure ? Sur les campus américains, on prévient désormais les étudiants quand des sujets comme la mort ou la sexualité vont être abordés en cours. **PAR HADRIEN MAHOUX**

Avertissement de contenu : que les lecteurs de *Marianne* chez qui la confrontation avec des opinions différentes des leurs provoque éruptions cutanées ou crise de panique tournent immédiatement cette page.

Ce que vous venez de lire s'appelle un *trigger warning*, terme anglais pour désigner une mise en garde adressée aux lecteurs d'un texte qui pourraient souffrir d'une réaction post-traumatique en en prenant connaissance. Issu du féminisme, il visait à l'origine à épargner aux victimes de viol la description trop crue de scènes de crimes sexuels. Mais le politiquement correct anglo-saxon s'est emparé du concept pour en faire une arme de réduction massive du champ des opinions exprimables. Une sorte de canon à coton qui construirait un monde aussi doux qu'un édredon.

Dans les universités américaines, on trouve désormais des avertissements de contenu pour tout : la mort, le racisme, l'homophobie, mais aussi l'évocation d'accouchement, les discussions à caractère sexuel ou... sur les insectes. La gauche étudiante américaine et le puritanisme le plus obtus ont plus en commun que ce que l'on pourrait penser. Sur les campus, les demandes appelant à « un compromis entre la protection des étudiants et la défense de leurs libertés civiles » ont d'abord touché les professeurs, sommés de prévenir leurs ouailles que certains livres

pourraient heurter la sensibilité des plus vulnérables. Ainsi, les jeunes de l'université Rutgers peuvent refuser de lire *Gatsby le magnifique*, qui contient des scènes de « violence misogyne », ou *Mrs Dalloway*, de Virginia Woolf, qui « ose » évoquer le sujet du suicide. Le champ d'action des *trigger warnings* s'est vite étendu : en 2015, plusieurs universités américaines ont distribué un sondage à leurs étudiants en les prévenant qu'il contenait « du langage explicite, notamment les noms anatomiques de certaines parties du corps ». De quoi déclencher de sérieuses crises post-traumatiques.

Cette volonté orwellienne de faire de l'université un cocon moelleux à l'abri des réalités du monde a franchi l'Atlantique pour atteindre le Royaume-Uni. Le ridicule ne s'est pas

perdu en route : à Oxford, en 2016, les professeurs de droit devaient accorder la permission aux étudiants de quitter les cours traitant de viols ou de crimes violents. Récemment, le syndicat des étudiants de cette même université a fait passer une motion demandant d'« encourager les applaudissements silencieux » lors de ses réunions afin de les rendre « accessibles et inclusifs » et de ne pas déclencher de « l'anxiété » chez les élèves... Autre exemple mi-navrant, mi-cocasse : à Glasgow, en 2017, on distribuait des *trigger warnings* aux étudiants, la Bible les autorisant à quitter la classe si les images de la crucifixion du Christ les mettaient mal à l'aise. Il était donc possible de valider un cours biblique sans avoir jamais entendu parler du supplice de Jésus sur la Croix.

Pour le moment, la France est épargnée. Mais difficile de ne pas déceler les prémices de cette mentalité dans la décision récente de l'Unesco de dissimuler les sexes de deux statues de l'artiste Stéphane Simon, afin de « ne pas heurter certaines sensibilités » ! ■

